

nambulisme provoqué, p. 181), l'Ecole de la Salpêtrière, au contraire, ne reconnaît pas aux suggestions post-hypnotiques ce caractère de fatale irrésistibilité qui entraîne le somnambule comme l'impulsion entraîne l'épileptique. Brouardel, Ch. Ferré, Gille de la Tourette, etc., considèrent que l'hypnotisé reste toujours quelqu'un et qu'il peut résister aux suggestions qui lui sont *profondément désagréables*.

Chambige n'a pas hypnotisé la chrétienne zélée qui meurt nue et en païenne à la Villa-Mabrouck; non, il l'a dominée par ses allures, ses regards, ses déclarations. Très suggestionnable, M^{me} G... fut ainsi captivée, au point d'oublier ses devoirs d'épouse et de femme et d'accepter la mort de son amant après quelques heures d'un bonheur quasi inconscient. N'est-ce pas là la captation d'un cœur de femme par suggestion passionnelle et érotique? Et ce qui semble prouver mieux que tout argument que cette hypothèse est vraie, c'est que M^{me} G... n'aimait pas ce jeune dilettante du crime auquel elle vient tout à coup se livrer!

Soularue n'a pas assassiné sa maîtresse, mais a abusé de l'ascendant qu'il avait sur elle pour la forcer au suicide... Soularue avait promis à sa maîtresse de se tuer... Il s'est manqué. Vous avez « triché! » lui a dit le président de la Cour d'assises... Soularue n'a pas tenu parole; Soularue n'a pas eu le courage de suivre dans la tombe celle qu'il y a entraînée; Soularue s'est conduit comme un lâche.

On a soutenu que Chambige et Soularue ont accompli leur crime par suggestion. Rien n'est moins démontré. L'un et l'autre ont fasciné la femme qu'ils aimaient, cela n'est pas douteux; ils les ont amenées l'une et l'autre à accepter la mort de leur main. Mais s'ils sont parvenus à entraîner leurs maîtresses à se faire tuer par eux, on peut parfaitement admettre que les amants avaient fait le pacte de mourir l'un avec l'autre. Les deux hommes ont manqué de parole, ou plutôt ils se sont manqués... Mais qui oserait soutenir qu'ils n'avaient pas l'intention de mourir au moment où ils donnaient la mort à celle qu'ils aimaient? Après avoir tué, avec le consentement de la victime, ils ont manqué de fermeté, leur main a dévié, ils ont fait banqueroute à leur serment, voilà, à mon avis, comment,

au point de vue philosophique, il faut envisager le meurtre dramatique accompli par Chambige et par Soularue.

Puisque le visage reflète l'état émotionnel habituel chez ceux qui ne savent pas commander à leur émotivité, on peut se demander s'il ne peut servir à caractériser les criminels. En d'autres termes, les voleurs, les faussaires, les escrocs, les bandits et les assassins ont-ils une physionomie à part? Nous avons déjà répondu en grande partie à la question. Achéons ici notre réponse.

Sous le rapport esthétique, le criminel est rarement bien doué; son visage est le plus souvent lourd, massif, mal sculpté, mal proportionné, disgracieux, laid et même repoussant. Il y a des exceptions cependant. Témoin Pranzini, ce conquérant... de femmes galantes, qui avait l'air d'un « beau garçon » comme on dit dans le monde, aux traits assez peu expressifs il est vrai, mais suffisamment réguliers.

Au point de vue intellectuel, le criminel, à moins que ce ne soit une personnalité de « haute marque », est également mal partagé. Ses yeux, s'ils ont parfois la vivacité du fripon et du rusé, ne brillent point de l'étincelle large et profonde que fait jaillir l'idée, et sa figure est terne et banale ou empreinte d'un cachet de canaillerie qui ne trompe point l'œil exercé.

Le vice marque sur le visage sa hideuse empreinte. Ici, dirons-nous avec Corre, c'est l'aspect abruti que donne l'ivrognerie; là, ce sont les traits atones, étiolés et bêtes que produit l'onanisme chez les jeunes libertins; ailleurs c'est la figure de fouine, fatiguée, timide, sournoise et rusée assez habituelle à ceux qui vont s'asseoir sur le banc des accusés pour attentat aux mœurs, ou bien le visage rouge et épanoui du vieux satyre assez commun chez ceux qui aiment le viol...

Les meurtriers se caractérisent surtout par des « têtes de félins, où l'œil voilé, comme dérobé, exprime l'hypocrisie, la dissimulation et la défiance »; où la minceur des lèvres, la saillie des orbites, les fortes mâchoires et la dureté de l'œil expriment la violence et la cruauté...

Le voleur a la physionomie banale; son expression est souvent « un mélange d'hypocrisie et de cynisme, de défiance et de ruse, sur un fond de vice et de débauche précoces... »

Le faussaire et l'escroc se distinguent par une fausse bonhomie et un cynisme qui surprend la bonne foi. Si on y ajoute la malice et la ruse, on se figurera aisément la tête de ces coquins, si nombreux en ce monde et trop souvent épargnés par la Cour d'assises.

« Le retour fréquent de certaines impulsions, dit Corre, dérivées de certains instincts prédominants, doit être en relation avec des manifestations particulières de l'émotivité, que traduit une physionomie non moins particulière, et celle-ci ne peut exister qu'à la condition de moyens d'exécution qui supposent un développement spécial de l'appareil neuro-moteur. Les modalités des instincts doivent elles-mêmes être en rapport avec des modalités propres, matérielles, des organes qui les engendrent... De là l'expression du visage, qui reflète les sollicitations générales ou spéciales de la criminalité, la défiance, l'hypocrisie, la ruse, la luxure et la bestialité, la férocité ou la froide impassibilité, conséquence de l'insensibilité. »

Corre (1) a analysé les physionomies de 105 criminels. Sur ces 105 physionomies, il note : Insignifiantes, 22; douces, 17; désagréables, difformes, brutales, 66.

Macé (2) lui aussi a cherché à caractériser la physionomie d'un certain nombre de délinquants. Voici les résultats qu'il a consignés :

Sur 6 escrocs	5	avaient le type lombrosien	83 0/0
» 52 assassins	22	» » »	42 0/0
« 15 voleuses	8	» » »	50 0/0

L'un de ces gredins avait une figure type. Appelé *Moule-à-Singe*, à cause de sa ressemblance avec cet animal, il avait la peau noire, les traits saillants et la bouche cynique; les yeux durs, perçants, l'un à demi fermé, l'autre ouvert; l'oreille toujours au guet, l'ensemble du *facies* canaille et féroce... Il a noyé cyniquement une fillette de 12 ans... Elle ne voulait pas de lui, voilà la seule excuse qu'il donne à son forfait!

(1) Corre, *Arch. d'Anthrop. criminelle*, 15 mars 1891.

(2) Macé, *Mon Musée criminel*, Paris, 1891.

Sur 36 criminels dont Havelock Ellis (1) a donné les croquis de profil, dessinés par le D^r Vans Clarke, directeur de la prison de Woking, 25 ont les caractères de la tête des dégénérés (Lombroso).

Dans les portraits de quelques jeunes criminels célèbres que Joly (2) a donnés en photozincographie; dans ceux de huit criminels-nés qu'a donnés Magnan (3), Lombroso veut reconnaître son type criminel. « Mécrant » et « Ribot », dit-il, ont les oreilles sessiles, l'appendice lémurien de la mâchoire, ainsi que « Kaps » et « Lepage », qui ont, en plus, le premier des sinus frontaux énormes, le second un strabisme. « Jeantroux » est goîtreux, a des oreilles sessiles, de l'asymétrie faciale, des zygomies et une mâchoire énormes...

Mais je dois dire que je ne vois pour mon compte, ni dans la « Marguerite », voleuse et violente de 12 ans, ni dans la « Louise », voleuse et turbulente de 9 ans, de Magnan, toutes deux onanistes endiablées, les stigmates physiques de dégénérescence qu'a cru y découvrir Lombroso.

De tout ce que nous venons de dire résulte-t-il que le criminel ait une tête, une physionomie spéciale, qui à elle seule suffirait, — je ne dis pas à le caractériser, le métier de policier serait dès lors trop facile, — mais à [permettre à l'œil exercé d'y trouver un indice de culpabilité? Envisagée de la sorte, la question de la physionomie devient grave, et je crois que s'il était si facile de découvrir la pensée sur le visage, il y aurait moins de maris... et moins de dupes de toutes sortes.

Il se peut que la photographie ait permis à Lombroso de découvrir que le criminel a le nez de travers, les oreilles en anses; qu'il a la mâchoire massive, l'œil hagard, faux, sinistre, les lèvres minces et pincées, la barbe rare, le front fuyant, et qu'entre les criminels « il y a une étrange ressemblance, une affinité anthropologique », mais je ne crois pas, moi, que cette affinité soit uniquement sociale. Que l'attitude de gens entraînés à feindre, à mentir, habitués à la ruse, à la débauche, à la

(1) H. Ellis, *The criminal Man*, 1890.

(2) Joly, *Nos Jeunes Détenus* (*Arch. de l'Anthrop. criminelle*, 1890).

(3) Magnan, *Actes du deuxième congrès d'Anthrop. criminelle*. Lyon, Storck.

violence, à la misère, aux mêmes vices, prennent un cachet spécial, à cela rien d'étonnant, — les mêmes impressions, les mêmes sensations conduisent au même *habitus* extérieur du corps, à la même physionomie, — mais que le crime soit le corollaire obligé d'un type anthropologique particulier, non.

On sait que Gall et Spurzheim ont tenté, dans leur fameux système phrénologique, de localiser à la fois dans l'encéphale et à la surface du crâne des centres pour les différents sentiments et les diverses passions. De là est sorti le « système des bosses ». Bosse de l'amitié et de l'affection, bosse de la cruauté et de la destruction, bosse de la fierté et de l'orgueil, bosse du doute, bosse des mathématiques, bosse du vol, bosse du meurtre, etc.

Topinard a recherché la « bosse du meurtre » de Gall sur 26 assassins et 24 Parisiens quelconques. Or il rencontré cette bosse 14 fois 0/0 sur les assassins et 15 fois sur les Parisiens de hasard ! — La seule considération que la bosse du meurtre ne s'observe qu'une fois sur 6 assassins ne suffit-elle pas à faire choir à tout jamais la phrénologie, et avec elle les illusions de Gall et de ses émules ? — A qui viendrait jamais l'idée aujourd'hui de voir dans une forte bosse pariétale « la bosse du doute », ou dans une forte saillie de la protubérance occipitale externe, la « bosse de la paternité ! »

Le jeu de la physionomie ne laisse pas toujours surprendre les sentiments qui agitent la pensée. Cependant on doit toujours l'interroger; malheureusement, c'est surtout chez les endurcis et les récidivistes qu'elle reste ordinairement la plus muette.

Le sauvage, l'enfant ne savent pas cacher leur pensée; leur physionomie reflète leurs manquements et leurs fautes, et ne trompe point l'œil exercé d'un maître ou d'un père. L'homme grossier, le primitif, le criminel, ont aussi leur physionomie en rapport avec leurs sentiments, mais chez la plupart la dissimulation éteint la mimique et l'empêche de parler. Il est vrai qu'alors même qu'elle demeure impassible, la physionomie peut encore devenir un indice chez des individus qui ont commis les plus ignobles attentats ou les crimes les plus épouvantables. Leur masque muet stigmatisé, par les empreintes que laisse la misère, la débauche, la défiance, le

cynisme et l'égoïsme brutal et calculé, ne réagit plus quand on le cingle avec les armes qui font rougir de honte ou de colère l'homme qui a conservé des sentiments d'honneur ou de dignité. — C'est là une arme redoutable dans les mains du juge d'instruction mais elle a ses dangers et ne doit être maniée qu'avec prudence et habileté.

Si donc la physionomie, à certains moments, éclaire tout l'intérieur ; si l'œil reflète avec tant de mobilité les sentiments et les passions qu'on a pu dire qu'il est le miroir de la pensée ; si la bouche, dans son rire, ici large, franc et doux, là contracté, hypocrite et méchant, traduit les échappées du sentiment, n'oublions pas, n'oublions jamais que pas plus que la vertu le vice n'est écrit sur la face, et suivons le conseil de notre illustre fabuliste Lafontaine qui dit : Ne jugez pas trop les gens sur leur mine.

On ne saurait nier les corrélations étroites qui relient les modalités de l'activité cérébrale, comme le rappelle excellemment Corre, avec les moyens d'expression chargés de les rendre, mais si les caractères de la physionomie apparaissent bien comme enchaînés à certains penchants, à certaines tendances ou habitudes, il faut se souvenir qu'ils peuvent trahir ou être travestis, et qu'en conséquence ils ne peuvent être considérés autrement que comme des indices, des présomptions qui éveillent l'attention de l'observateur.

Il est incontestable que les criminels aient un certain cachet qui fait d'eux une sorte de groupe social. « Un air de famille, a dit Maudsley, les dénonce comme compagnons marqués, notés et signalés par la main de la nature pour l'œuvre de honte. »

Guidés par cette idée, dit E. Lefort (1) dans un travail inspiré par le professeur Lacassagne, qu'à la laideur de l'âme devait correspondre celle du corps ; que le criminel, le coupable, devait avoir une physionomie étrange, repoussante qui inspirât la méfiance, les artistes de tous les temps, peintres et statuaires sont arrivés presque à la conception du criminel-né du professeur Lombroso. Ils représentent en effet leurs types, avec une face

(1) Edouard Lefort, *Le Type criminel d'après les savants et les artistes*, Lyon, Storck, 1891.

trop large pour un crâne trop petit, exagérément renflé quelquefois dans ses régions postérieures, d'autres fois en pain de sucre ; le front fuit en arrière, les yeux sont saillants, ronds, dyssymétriques ; le regard est dur, fixe ou vitreux ; les joues sont épaissies,



FIG. 125. — Lowel

les zygomés très écartés, le nez aplati, tordu de côté, renflé en son milieu ; la mâchoire prognathe, les lèvres épaisses et lippues, la bouche souvent tirée aux coins en bas, le menton fort et carré, les oreilles en anse, mal faites, la figure sans barbe.

Nous avons esquissé la physionomie physique et aussi la physionomie morale de quelques criminels célèbres. Cela nous a suffi pour faire voir que le type lombrosien du criminel est loin d'être la règle.

Mais que les criminels aient ou non la physionomie type établie par Lombroso, nous en avons trouvé deux grandes



FIG. 126. — Jacques Clément

catégories : les bestiaux et les passionnels. Ici, l'homme aux instincts pervers, aux habitudes répugnantes, qui dévalise ou vole et tue au besoin, pour vivre sans rien faire et satisfaire ses mauvaises passions : c'est Hoyos, c'est Dauga, c'est toute la bande des criminels crapuleux ou déclassés depuis Troppmann jusqu'à Lebiez, Gamahut, Prado, et Pranzini. Là, c'est l'homme à l'imagination ardente et aux désirs violents qui traverse à une

heure de sa vie un de ces cyclones intérieurs qui s'appellent l'amour, le désespoir, la jalousie, la vengeance, la colère : c'est Chambige, c'est Jeanne Daniloff.



FIG. 127. — Ravaillac

Jeanne est une fille de nihiliste à l'imagination vibrante et emportée, élevée au gré des vents. Elle devient amoureuse d'un jeune ingénieur. Dès lors elle ne se possède plus. Chez elle l'adultère s'élève à la hauteur d'un sacrement ; il a sa liturgie